

AUTODESTRUCTION ET IMPOSITION DE SOI

À propos du génocide rwandais



Van Gogh, Champs de blé avec un faucheur, 1889

Jonathan Mangez

Le désespoir est simple : c'est l'absence d'espoir, de tout leurre. C'est l'état d'étendues désertes et – je puis l'imaginer – du soleil.

Georges Bataille

En envisageant le suicide comme une négation, on s'interdit de le comprendre. Le suicide (tout au moins dans certains cas déterminés) est *la modalité suprême de l'affirmation de soi*.

On objectera que c'est le désespoir qui mène au suicide, et que, par conséquent, il est difficile de reconnaître dans celui-ci le triomphe de la volonté. Mais qu'est-ce que le désespoir, sinon l'impossibilité de s'avouer vaincu face à la mort ? Ce qui torture le désespéré, c'est que la mort est tout le temps là, et qu'il est tout le temps en train d'être terrassé en esprit par elle, mais sans jamais mourir *pour de bon*. Aussi vit-il une interminable défaite. Or, ce qui rend cette défaite insupportable pour le désespéré, c'est qu'il lui est interdit de s'incliner devant la mort, de s'avouer vaincu.

S'il s'inclinait devant elle, s'il reconnaissait en elle une possibilité insigne de son pouvoir être le plus propre, aussitôt il retrouverait la sérénité. Mais il ne peut pas.

Alors survient la tentation du suicide.

Le désespéré se suicide pour n'avoir pas à s'avouer vaincu face à son adversaire, la mort. Ce faisant, il consacre évidemment la victoire de celle-ci – mais au moins n'est-t-il pas tenu d'assister à cette victoire.

Assister, *de son vivant*, à la victoire sur soi de la mort, c'est peut-être l'expérience la plus libératrice qu'il puisse être donné à un être humain de faire. Il ne s'ensuit nullement une existence obsédée par la mort ou prosternée religieusement devant celle-ci – au contraire. La mort devient pour celui qui l'a expérimentée un abri invisible, une protection pour ses propres richesses cachées (et qui doivent rester cachées aussi aux yeux de leur détenteur). L'expérience *vivante* de la mort protège l'être humain, y compris contre lui-même.

Inversement, celui qui ne peut faire l'expérience de la mort sera porté à s'imposer lui-même sans relâche – et jusque dans la mort volontaire. Son extrême aveuglement quant à la mort l'amène à trouver dans celle-ci un moyen de s'affirmer soi-même tout en se consumant dans cette affirmation désespérée.

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur le suicide individuel. Du reste les causes du suicide ont pu varier infiniment suivant les époques, les cultures et surtout les personnes. Le suicide tel qu'évoqué ici ne constitue qu'un cas de figure parmi d'autres. Mais ce n'est pas le suicide qui est le thème de ces pages, mais bien l'autodestruction accomplie, non à l'échelle de l'individu, mais à l'échelle de l'humanité. Celle-ci procède de la volonté exacerbée de *briller, une fois unique et définitive, d'un éclat parfait*. Je pense ici à l'entreprise mise en œuvre par les nazis entre 1933 et 1945.

Assimiler l'extermination de l'homme par l'homme pratiquée par le National-socialisme à une autodestruction peut sembler absurde, voire suspect, dans la mesure où les nazis ne détruisaient pas d'abord l'humanité dans leur propre personne, mais bien dans celle d'autres qui, quant à eux, n'avaient aucune vocation à l'autodestruction.

Dans le cas des juifs, le fait de faire financer par ceux-ci (c'est-à-dire, en utilisant l'argent qui leur avait été dérobé) leur propre destruction, et de les forcer à participer activement à celle-ci à travers diverses tâches, entraine profondément en contradiction avec le commandement biblique : « choisis la vie » (*Deutéronome*, 30, 19). C'est précisément parce que les juifs étaient, en raison de l'ouverture joyeuse sur le vide inhérente au judaïsme, moins portés que n'importe quel autre peuple à se laisser fasciner par l'autodestruction, qu'ils devaient, aux yeux des nazis, être détruits.

Les juifs, écrit Stéphane Zagdanski, sont réputés voués à l' « incandescent point vide du verbe ». Cette expression évoque l'épisode biblique du buisson ardent, où Dieu s'adresse à Moïse, mais sans se laisser voir ni approcher par lui (*Exode*, 3, 5-6). Ainsi, si l'on admet que ce dont aucune image ne peut exister n'est rien, alors il faut conclure que le dieu juif n'est rien. Or le vide, qui est au cœur du judaïsme, y est source de jouissance, puisque c'est lui qui rend possible l'interprétation infinie du texte biblique. Les deux autres religions monothéistes, le christianisme et l'islam, ont également ce vide à leur fondement, mais celui-ci y devient l'objet d'une hantise qui donne lieu à l'antisémitisme.

Zagdanski a montré que, ce qui heurtait déjà les romains dans le judaïsme, c'est qu'il est un athéisme plus qu'une religion. Les romains, en pénétrant dans le temple de Jérusalem en 63 avant J.C., découvrent avec stupeur que c'est un lieu vide. Là où il n'y a pas d'image, il ne peut y avoir de Dieu. (Du point de vue de l'islam, ce n'est pas l'absence d'image qui est inacceptable ; mais, pour autant, le rejet à l'endroit des juifs n'y provient pas moins de la peur du vide.) Or, ce reproche se répercutera jusque dans le nazisme, puisqu'on le retrouve dans *Mein Kampf*.

Cet athéisme, cette jouissance qui tire sa source du vide, c'est à cause d'elle que les juifs *suscitent le délire*. Zagdanski, encore : « L'antisémite est

littéralement obsédé par les juifs. Il ne pense qu'à eux, ne discute que d'eux, ne peut se passer de son sujet de prédilection. Et la Question papoue ? Et la Question esquimaude ? qu'en pense-t-il ? Rien, ça l'indiffère. Les juifs sont sa seule passion, à tous les sens du mot.

Autrement dit, l'antisémite *aime* beaucoup le juif, beaucoup trop. Ce trop-plein d'amour, que le judaïsme recommande de dilapider dans l'étude perpétuelle, l'antisémite, lui, n'y entend strictement rien. Son amour l'encombre, il ne sait quoi en faire, cela l'écœure, alors il le transforme, il le dissipe en haine. »

Par leur vocation au vide et par le refus subséquent de l'idolâtrie, qui est le trait de fond de leur manière d'être, les juifs sont – du point de vue des nazis – la brèche par où le doute s'engouffre dans le triomphe morbide de la volonté. Détruire les juifs, c'est colmater cette brèche¹.

L'extrême perversité déployée par les nazis à l'encontre des juifs vient de ce qu'ils ne visaient pas seulement les juifs eux-mêmes, mais aussi, et surtout, la *gratuité* juive. Anéantir les juifs n'aurait pas suffi à effacer la profonde remise en cause que ceux-ci constituaient à l'encontre de l'entreprise nazie, puisqu'anéantis, ils restaient gratuits. Il fallait que cet anéantissement lui-même soit maquillé en processus de production, et c'est la raison profonde du recyclage des corps juifs auquel procédaient les nazis (récupération des cheveux, des dents en or, etc.)

En quel sens l'extermination des juifs par les nazis fait-elle partie d'un processus d'autodestruction à l'échelle de l'humanité ? Au sens où la haine des juifs a été le corollaire immédiat du désespoir caché qui minait de l'intérieur la

¹ François Meyronnis a montré, dans son livre *L'axe du néant*, que les nazis entendaient biologiser l'espèce, et que dès lors le pouvoir de la parole devait être annulé. « Les nazis ont voulu *matricer* l'espèce dans le biologique. Ils ont eu la folie de faire de ce matricage un projet messianique. Dans ces conditions, le « peuple du livre » devenait l'Ennemi absolu – et chaque juif une trace à calciner. » Ramener l'être humain au niveau de simple vivant, c'est lui refuser la dignité élémentaire d'être le mortel, et en même temps celui qui parle.

volonté nazie. Le nazisme, tel que je le comprends, a été un mouvement d'autoaffirmation suicidaire. Et il a été meurtrier, dans la mesure où il était suicidaire.

Ceux qui emploient hâtivement et de manière irréfléchie l'épithète « nazi » pour qualifier toute forme de répression, d'abus de pouvoir ou d'atteinte à la « liberté », commettent par là une grave injustice à l'encontre des victimes du nazisme historique. Entre cette injustice et le négationnisme, il n'y a qu'un pas, qui a déjà été et qui sera de plus en plus souvent franchi. Il est cependant vrai que le nazisme a posé, par delà sa chute, les fondements de ce que Stéphane Zagdanski appelle la « gestion génocidaire du globe ».

Je reviens à ce que je disais au début : le désespoir a pour origine l'impossibilité d'un être humain d'acquiescer à sa condition mortelle. Mais cette impossibilité n'est pas due à une déficience de la condition humaine qui rendrait celle-ci insupportable. L'interprétation désespérée du désespoir veut que ce soit la mort qui provoque le désespoir, mais c'est faux : en fait, le désespoir s'engendre lui-même. Ce n'est pas parce que l'être humain est déficient qu'il désespère : c'est parce que le désespoir, en tant que *puissance autonome*, s'empare de lui, qu'il se sent déficient et trouve la perspective de la mort inacceptable.

La seconde guerre mondiale est une étape décisive dans le devenir-planétaire d'un désespoir d'origine occidentale. Désormais, toutes les réserves, humaines et naturelles, de la planète, seront mises à contribution pour cette affirmation désespérée de soi de l'humanité, à travers laquelle c'est moins l'être humain qui s'affirme que le désespoir qui affermit sa domination sur lui. Cette affirmation se déploie en spirale ascendante.

Le génocide rwandais est survenu dans un contexte autre que celui du génocide national-socialiste ; d'abord parce que celui-ci, qui était sans précédent (à l'exception de l'extermination des Arméniens de l'État ottoman au début du siècle, mais l'entreprise des nazis diffère profondément de celle des ottomans), constitue justement le précédent de celui-là. Jean Hatzfeld constate sobrement, en visitant le Mémorial de N'tarama, que, dans les cahiers de signatures présentés aux visiteurs, on « lit beaucoup de phrases telles que : « pour ne jamais oublier ! », « Avec vous, en ces moments douloureux ! » et une multitude de prévisibles : « Plus jamais ça ! », déjà lus ailleurs. » Ainsi l'événement le plus atroce de l'histoire récente possède d'emblée un côté déjà-vu, et l'horreur qu'il suscite est teintée de lassitude. Par lui le renouvellement de ce qui ne doit plus jamais avoir lieu devient une chose reconnue d'avance comme inévitable. L'acceptation anticipée de l'inacceptable, le retour attendu du « plus jamais ça » font partie des données de l'ordre planétaire contemporain.

Celui qui se penche sur la lente maturation de près d'un siècle qui a mené au génocide rwandais risque de rencontrer l'écœurement.

Les premiers européens à pénétrer au Rwanda, à la fin du XIXe siècle, sont des allemands. Il est difficile de connaître véritablement la civilisation rwandaise, dans la mesure où la plupart des récits ou des témoignages relatifs à elle émanent d'observateurs occidentaux. Ceux-ci décrivent un pays paradisiaque. Une légende fréquemment évoquée, notamment par l'écrivain et diplomate Paul Del Perugia, assure que « Dieu, las de contempler le spectacle des humains, vient se délasser la nuit sur les collines, inconnu de tous, au milieu d'un des plus doux paysages de la création. » Dans son beau livre mélancolique paru en 1970, mais écrit en partie avant l'indépendance du pays, *Les Derniers Rois mages*, Paul Del Perugia décrit minutieusement l'organisation du pouvoir dans l'ancien Rwanda : il s'agit d'une monarchie « de droit divin » (c'est du moins ainsi que la perçoivent les européens), mais où le pouvoir du roi est limité

par une constitution complexe et *tenue secrète*, connue *par cœur* seulement par un collège de mages, dont aucun membre n'en connaissait l'entièreté. « À lui seul chaque mage est une bibliothèque vivante. Une tête conservait des milliers de vers récités sans aucune défaillance, sans jamais substituer un mot à un autre (...) Si un mage perdait son texte, il était étranglé. » Le « code ésotérique » était le gardien d'un subtil équilibre entre les vivants et les morts, la terre et le ciel. Il était « fondé sur l'intuition fondamentale de la fragilité du cosmos, et surtout sur le caractère tout provisoire de la Vie qui passe sur notre coin d'univers. Aucun optimisme, aucun pessimisme ne s'en dégage, mais une sagesse qui tient compte de la précarité de tout progrès. » Ce code fait puiser à la monarchie sa légitimité à la source du Temps, c'est-à-dire en-deçà du « temps souillé par l'histoire » - à travers des rites funéraires du roi mort, entrecroisés avec ceux de l'intronisation du nouveau roi, dans laquelle était invoquée la résurrection du Temps. C'est ainsi que « la stature du chef politique africain transcendait (...) toute actualité ».

Inutile de préciser que l'arrivée des européens a détruit cet équilibre. L'auteur se désole de ce que même les détenteurs du code ne le comprennent désormais plus : « Mots et tournures appartiennent à un vocabulaire occulte dont les multiples résonances échappent aux récitants. Leur sens caché sera bientôt irrémédiablement perdu pour l'humanité. »

La foi dans le progrès de l'humanité, et finalement l'imposition du suffrage universel, importés par les occidentaux, ne pouvaient s'accorder avec cette constitution qui prenait en compte la finitude de l'être.

C'est la colonisation, et encore davantage la décolonisation, qui a entraîné la disparition de la civilisation des Rois mages, et l'instauration d'une démocratie qui, dans ce contexte, a tourné à la « dictature de la majorité » et donné libre cours à la corruption et à la violence.

En 1926, la Société des Nations donne à la Belgique un mandat de tutelle sur le Rwanda.

Les pages noires de l'histoire de la Belgique : la Colonisation (au Congo mais aussi au Rwanda), l'Occupation.

Il est intéressant de mettre en perspective l'histoire coloniale belge à partir des notes préparatoires prises par Baudelaire, avant le début de la colonisation, en vue d'un portrait de la Belgique. Il découvre dans ce pays la caricature du progressisme français, qu'il honnissait. D'un autre côté, la Belgique est travaillée par l'obsession de la réussite économique.

La foi aveugle dans le progrès social et matériel et dans la démocratie (et la disposition à les faire partager à des peuples africains qui n'avaient rien demandé), d'une part ; et, d'autre part (et surtout), la « glorification du succès », allaient trouver à s'accomplir à travers la colonisation. Il faut y ajouter la « méchanceté des petits pays », propre aux « peuples grenouilles voulant faire les bœufs ».

Baudelaire ne fait-il que ressasser les clichés usuels des Français quand ils parlent des Belges ? On voudrait le penser, et cependant -.

Il parle aussi, vers 1860, à propos de la jeune nation, de l'« orgueil souffrant des béotiens ». « Un Belge est son enfer à lui-même », conclut-il. Au fond, ce que Baudelaire décèle en Belgique, c'est la tendance à fuir devant soi-même. La Belgique a fondé son auto-affirmation sur la négation de sa grandeur d'avant qu'elle ne devînt la Belgique. « La Belgique doit tout aux jésuites mais elle est ingrate envers eux », écrit en ce sens le poète dans une lettre.

Comment s'étonner de l'hostilité témoignée envers les grands corps de danseurs des tutsis rwandais, et surtout envers un régime *aristocratique*, par une nation dominée par « la *haine de la beauté*, pour faire pendant à *la haine de l'esprit* » ?

L'administration belge, qui a duré de 1926 à l'Indépendance en 1961, a eu des conséquences désastreuses. Dans un premier temps, les Belges firent recours aux institutions en place, et renforcèrent donc le pouvoir de la noblesse. Ils exigeaient que la population leur fournisse de la main d'œuvre et des vivres, et chargeaient les nobles, détenteurs de l'autorité, de faire remplir ces exigences, ce qui eut pour effet d'attiser le ressentiment de la population contre leurs maîtres directs (les tutsis). Par la suite, les Belges prirent le parti de la population contre lesdits maîtres, et soutinrent les revendications des hutus « opprimés ». C'est cette émancipation du « petit peuple », encouragée par la tutelle belge (le clergé ayant, semble-t-il, joué un rôle lamentable), qui aboutit à la proclamation de la république en 1961. La mise en place de la démocratie fut accompagnée par les premiers massacres (la Toussaint-Rouge de 1959, le Noël-Rouge de 1963) qui mirent définitivement fin à la « civilisation du Taureau » et à l'harmonie où vivaient tutsis, hutus et 'twas. Ces massacres seront suivis ponctuellement par d'autres, jusqu'en 1994. Paul Del Perugia rapporte un propos significatif tenu par un des responsables de ces massacres : « Au matin de la Noël-Rouge, un homme politique hutu, formé dans les séminaires, disait tout naturellement : « Vous avez eu 93 et la Terreur. Votre révolution est garante de la nôtre. » Et il envoyait à la torture ceux qui ne pensaient pas correctement. Pour lui, « l'ouverture au monde » ne pouvait être que le fruit du « ferment révolutionnaire de l'évangile. » La correspondance établie entre la Terreur et les massacres qui ont accompagné l'instauration de la république rwandaise en appelle une autre, entre la destruction des juifs d'Europe et celle des tutsis et des hutus modérés du Rwanda au printemps 1994.

« L'État est en Afrique un article d'importation », écrit Guy Debord dans *Conditions du mouvement révolutionnaire congolais*. La nouvelle république rwandaise se met en place dans de mauvaises conditions : elle ne s'est pas réellement affranchie des exploiters occidentaux, qui pourront continuer à

exercer indirectement l'oppression qui leur est utile, dans la mesure où le chef de l'État n'y sera – comme son voisin Mobutu – qu'un « domestique de l'étranger ». Mais, au lieu que cette oppression soit combattue, l'hostilité de la majorité hutue se tournera – non vers les Belges et les autres états qui auront des intérêts économiques à défendre au Rwanda – mais contre la minorité tutsi autrefois dominante, qui sera alors tenue pour responsable des torts causés par l'ancienne autorité de tutelle.

De même que la Belgique avait fondé son existence d'état indépendant sur le reniement du passé et s'était affirmée à travers une pleine adhésion au culte du progrès matériel et à la glorification du succès, qui devaient entretenir le pays entier dans une forme nouvelle d'enfermement et de servitude, de même la république rwandaise s'affirme à travers la fuite en avant, et la population tourne son ressentiment, provenant d'une incapacité d'être véritablement libre, vers ses anciens maîtres tutsis qui n'y sont pour rien.

Voici le diagnostic de la chercheuse Claudine Vidal, concernant la décennie qui a suivi l'indépendance : « le pays se transformait en île. (...) toutes sortes de censures se donnaient libre cours : celle qu'exerçait un catholicisme triomphant, celles qu'imposait un pouvoir qui, par crainte d'un réveil populaire à tendance communisante, se faisait policier et qui, par phobie de l'empreinte tutsi, avait interdit les manifestations culturelles coutumières. (...) Méfiance généralisée, rumeurs, repli sur soi, étouffement : aux privations matérielles subies – presque tout manquait dans ce pays, l'un des plus pauvres du monde – s'ajoutait comme une paralysie de la pensée. »

La journaliste Colette Braeckman analyse rigoureusement, dans son livre *Rwanda. Histoire d'un génocide*, la progression de la haine au Rwanda depuis l'arrivée des européens, et son aggravation au moment de la prise de pouvoir d'Habyarimana en 1965. Celui-ci rassure les puissances étrangères (il entretient d'excellentes relations avec le roi Baudouin, et, plus tard, avec François

Mitterrand), cependant qu'à l'intérieur de son pays il parvient à faire porter par les tutsis la responsabilité des malheurs provenant de son mauvais gouvernement. La manière dont il a dirigé le pays, avec, donc, le soutien de la Belgique et de la France, ne pouvait qu'entraîner, à terme, un désastre : promotion systématique du développement, avec comme conséquence une explosion démographique qui appellera un mode barbare de régulation ; pratique systématique du double langage (volonté de réconciliation affichée devant l'ONU, incitation à la haine à l'intérieur du pays). La société de la fin du règne d'Habyarimana aussi était bâtie sur le secret : un réseau mafieux (actif dans le trafic d'armes et de drogues entre autres) s'est développé dans l'entourage immédiat du président, dont sont issus certains des responsables directs du génocide.

La duplicité de la position du régime atteint son sommet au moment des accords d'Arusha, en 1993, puisque, tandis que, d'un côté, sous la pression internationale, le gouvernement accepte en principe de partager le pouvoir avec les partis de l'opposition, d'un autre côté, il procède à l'armement systématique de la population.

Aussi est-ce dans un contexte qui suscitait l'optimisme des Nations unies (ouverture démocratique, déploiement d'une force de sécurité dans la région) que le génocide a commencé.

Ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, étaient adolescents au printemps 1994, se souviennent d'avoir entendu parler, dans leur famille et dans les médias, de l'attentat contre l'avion du président, de l'assassinat de membres du gouvernement et de dix casques bleus belges. Tout cela était inquiétant, mais surtout, très confus. Nous ne savions pas que, pendant que nous nous ennuyions sur les bancs de l'école, d'autres se faisaient massacrer par leurs voisins dans les marais rwandais.

Voici le récit, par Colette Braeckman, de l'extermination de tutsis entassés dans un stade, à côté de la frontière zaïroise : « Jusqu'à Bukavu, on entend les cris et les pleurs de 5000 prisonniers, leurs supplications : ils sont entassés sur les gradins du stade, exposés au soleil et à la pluie, avec un seul robinet d'eau croupie pour eux tous et presque pas de nourriture. De toute manière, ils sont destinés à mourir. Les commerçants, les intellectuels, quelques personnalités sont les premiers à être emmenés, le préfet et le commandant de la place ont eux-mêmes dressé les listes des plus connus. 30 un jour, 50 le lendemain, 30 encore, ou 10, ou 20 : de jour en jour les gradins du stade s'éclaircissent. Parfois, des prisonniers tentent une sortie, ils fuient à la nage vers le Zaïre. Ceux qui échappent aux tirs se réfugient chez les jésuites de Bukavu. D'autres sont revendus par les militaires zaïrois à leurs collègues rwandais. Depuis le Zaïre, on observe le mouvement des bennes qui remplissent une fosse commune ouverte près de l'hôtel des Chutes, et on se plaint que la pollution provoquée par les cadavres envahisse le lac Kivu. Le 29 avril, en une seule nuit, 300 otages sont liquidés aux abords du stade. En face, au Zaïre, une communauté chrétienne, le groupe Jérémie, prie et pleure, tente d'alerter le monde. Mais en vain : la mort d'Ayrton Senna, le champion automobile, mobilise l'attention de tous. »

L'auteur insiste par ailleurs sur la modernité des méthodes de manipulation déployées pendant la guerre et le génocide : « Au Rwanda, comme au Burundi voisin, la désinformation, fondée sur la très ancienne tradition du mensonge, a été poussée à un point rarement égalé : on est allé jusqu'à imputer à l'ennemi ses propres crimes, décrits avec forces détails, jusqu'à revêtir l'uniforme de l'adversaire pour lui faire porter le blâme, jusqu'à se déguiser en Casque bleu... » Les commanditaires du génocide rwandais employèrent souvent les mêmes procédés que les nazis : propagande (la sinistre Radio Libre des Mille Collines), établissement de listes, organisation de la délation – et

surtout, entretien soigneux de l'*absence de pensée*. « Au début on était trop chauds pour penser. Par après, on était trop accoutumés », explique un des tueurs. Cette accoutumance avait été soigneusement programmée par les cerveaux du génocide. Il s'agissait en outre de mettre au point et de propager parmi les tueurs un langage « neutre » afin que les mots n'exercent pas sur eux un effet démoralisant. On disait ainsi « travailler » pour « tuer ». Un des tueurs hutus interrogés par Jean Hatzfeld au pénitencier de Rilima (voir *Une saison de machettes*, « Les mots pour ne pas le dire ») explique que, moins les miliciens *nommaient* ce qu'ils faisaient, mieux ils le faisaient.

Comme les nazis aussi, les tueurs des milices hutus mettaient leurs victimes au travail, les forçant à creuser les fosses au bord desquelles ils seraient ensuite abattus.

D'une manière générale, comme l'explique un rescapé, il fallait autant que possible déshumaniser les victimes afin de rendre le meurtre plus facile à accomplir.

Autre trait propre au génocide, par quoi il se distingue de la guerre : « À la guerre, on tue d'abord les hommes, parce qu'ils sont les plus aptes à combattre, puis les femmes susceptibles de les aider, les garçons parce qu'ils prennent la relève et ensuite les vieillards donneurs de conseils. Dans un génocide, on s'acharne sur tout le monde, et plus encore sur les bébés, les jeunes filles et les femmes, parce qu'elles représentent l'avenir. » (Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*)

Voici le récit d'une infirmière rwandaise, qui a assisté à un massacre dans la maternité où elle travaillait : « Ils ont cerclé la maternité. Ils ont déchiré les grillages, ils ont juste tiré des balles sur les serrures. Ils portaient des bretelles de très bonnes cartouchières de cuir bien frotté, mais ils ne souhaitaient pas de gaspillage. Ils tuaient les femmes à la machette et au gourdin. Quand des filles plus agiles réussissaient à s'évader dans la cohue et franchir une fenêtre, elles

étaient rattrapées dans les jardins. Quand une maman cachait un enfant sous elle, ils la soulevaient premièrement, ils coupaient l'enfant deuxièmement et sa maman finalement. Les nourrissons, ils ne prenaient pas la peine de les couper convenablement. Ils les tapaient sur les murs pour gagner du temps, ou les jetaient vivants loin devant sur le tas de morts...(...) Le matin, on était plus de trois cent femmes et enfants. Le soir dans le jardin, on est restées à cinq survivantes, nées comme il faut dans la situation. Et un enfant : il se prénomme Honnête et a été emmené au Kenya chez sa tante. »

Après le génocide, il ne restait plus au régime qu'à s'auto-anéantir, entraînant dans sa chute toute la société rwandaise (ce fut l'exode vers la Tanzanie et le Zaïre, dont beaucoup ne revinrent pas.)

Le génocide rwandais suscite d'abord et surtout l'horreur, mais aussi, ensuite, la perplexité. La Haine vouée par les hutus aux tutsis tient ici un rôle crucial, et sans doute difficile à comprendre de l'extérieur. Mais ce qui effraye le plus, c'est que l'extermination de l'homme par l'homme n'a pas dans ce cas répondu seulement à une impulsion destructrice, mais aussi à une volonté *constructrice*. Il s'agissait, au fond, de venir à bout des problèmes démographiques et économiques de la région.

En perpétrant ce génocide, l'état rwandais hutu affirmait la *domination absolue* acquise sur l' « ennemi intérieur » tutsi. Mais à travers cette domination apparaissait son *impuissance*, laquelle était tout aussi absolue – au sens où cette domination ne traduisait rien d'autre que l'adhésion servile du Rwanda à un ordre devenu planétaire.

En ce sens, le génocide rwandais – qui diffère fortement de celui perpétré par les nazis à l'encontre des juifs, sauf en ce qu'il est un génocide – est une

confirmation indubitable du devenir-planétaire de l'ordre qui s'était d'abord mis en place en occident ; mais il montre aussi la nature véritable de cet ordre, qui ne peut s'étendre à toute la planète qu'en la soumettant à un ravage uniforme. « Dans le sans distance ni mesure, tout devient égal, par suite d'une volonté de s'assurer en un calcul uniforme la maîtrise de toute la terre » : c'est ainsi que Heidegger parle de cet ordre dévastateur. La modalité opératoire ultime du « calcul uniforme » en question, c'est le génocide.

L'incapacité des Nations unies de réagir quand il en était temps et d'empêcher le génocide, ne vient pas de ce qu'elles n'avaient pas les moyens de triompher par la force du régime génocidaire : elle vient plutôt de ce qu'*elles n'avaient aucun remède à proposer contre ce génocide, dans la mesure où elles étaient elles mêmes atteintes de l'impuissance qui avait mené le pouvoir rwandais jusqu'à lui*. Par le génocide, le Rwanda mettait en œuvre d'une façon extrême le mode de pensée qui, depuis l'occident, a étendu son règne au monde (la gestion génocidaire du globe). Et les Nations unies n'ont pas pu empêcher le génocide, parce qu'elles ne pouvaient déroger à ce mode de pensée dont il était la mise en œuvre.

C'est ainsi qu'aussitôt après le début du génocide la force d'intervention de l'ONU fut réduite à moins de trois cent hommes, dont la fonction était surtout d'évacuer les ressortissants de leurs pays respectifs. Les troupes belges, conformément aux directives de l'ONU, s'en allèrent, en abandonnant les tutsis qui s'étaient placés sous leur protection et qui furent massacrés aussitôt après leur départ.

Innocent Rwililiza, un des rescapés dont Jean Hatzfeld a recueilli le témoignage dans son remarquable livre *Dans le nu de la vie*, évoque, avec un humour très africain malgré la barbarie dont il a été victime, l'opération d'évacuation des expatriés, telle qu'il la perçut depuis la colline boisée où il est

parvenu à échapper aux battues quotidiennes des tueurs : « Un jour, à Nyamata, des blindés blancs sont venus afin de récupérer les pères blancs. Dans la grand-rue, les *interahamwe* (les miliciens hutus) ont cru qu'ils venaient pour les punir et ils se sont enfuis en se criant les uns les autres que les blancs allaient les tuer. Les chars n'ont même pas marqué une petite pause Primus pour rigoler du quiproquo. Et, quelques semaines plus tard, les Blancs ont envoyé des photographes professionnels pour montrer au monde comment on était massacrés. Alors, vous pouvez comprendre que dans les cœurs des rescapés il s'est glissé un sentiment d'abandon qui ne se dissipera jamais. Mais, je ne veux pas vous fâcher avec ça. »

Colette Braeckman note, sans s'en étonner outre mesure : « Les Nations unies et la communauté internationale ont mis du temps (...) à admettre que l'un des pires crimes du siècle ait pu se préparer et être commis sous les yeux des Casques bleus, qu'il ait pu être filmé, diffusé en direct, sans que personne puisse l'empêcher. » Comme si les caméras pouvaient exercer une influence bénéfique sur ce qui se passe devant elles ! Le film rend les choses inaccessibles ; il abolit la distance qui sépare le spectateur de ce qu'il voit, mais d'une manière telle que ce qu'il montre n'est plus ni proche, ni lointain, et se met à exister dans un monde séparé. Ainsi le film reproduit d'un côté la distance qu'il abolit d'un autre côté, en rendant cette fois cette distance infranchissable.

L'état français a joué dans ce génocide un rôle étrange. Ayant depuis longtemps soutenu *militairement* le régime Habyarimana, le pouvoir français n'a, semble-t-il, pas tout de suite suspendu ce soutien, après le début du génocide. L'opération Turquoise, financée et menée par la France, et dont le but était d'instaurer une « zone de sécurité » dans le sud-ouest du pays, a certes permis de sauver des milliers de tutsis, mais elle a aussi ouvert un couloir par où un grand nombre de tueurs et de responsables du génocide ont pu fuir devant le

FPR (Front Patriotique Rwandais). Surtout, le gouvernement français a mis un temps particulièrement long à accepter officiellement de parler de « génocide » à propos du drame rwandais de 1994. Des journalistes stipendiés et une enquête judiciaire biaisée ont entretenu autour de ce génocide un brouillard artificiel, alors que la nature profonde des faits avait pu être identifiée d'une façon claire et indubitable.

Mais les Français n'ont sans doute été qu'un peu plus cyniques que les autres états qui avaient des intérêts à défendre dans la région (parmi lesquels figure l'état belge). Ce qui a marqué l'action française au Rwanda, c'est un mépris profond pour les centaines de milliers de victimes du génocide – mépris qui leur a permis (aux Français) de se poser eux-mêmes en victimes des manigances supposées du FPR et des Américains. Mais ce mépris n'est pas absolument propre à l'état français.

Peut-être est-ce là le trait décisif de notre époque : *le mépris voué par l'être humain à l'être humain.*

L'impunité de la plupart des tueurs du génocide n'est qu'un signe parmi d'autres de ce mépris universel, qui est toutefois plus profond encore quand il s'agit d'Africains.

Ce mépris provient de la foi dans la possibilité d'un dépassement de l'être humain – dans la remplaçabilité de celui-ci.

Cette remplaçabilité supposée de l'homme n'a certainement pas encore donné lieu à toutes les implications génocidaires qu'elle contient en puissance.

Ainsi l'affirmation de soi de l'humain par-delà l'humain n'est que l'endroit d'un phénomène dont l'envers est l'autodestruction de l'humanité.

Le désespoir est l'état du soleil, dit Georges Bataille. Heidegger écrit quant à lui : « ce qui en apparence est pure clarté est pénétré et régi par l'obscurité. »

La propension de la volonté à atteindre, une fois unique et définitive, un éclat parfait, se solde par l'assombrissement complet du monde.

Jonathan Mangez

mai-juin 2010

ANNEXES

1 *Antelme, Améry*

Même avant leur chute, les nazis n'ont pas pu exercer une domination aussi absolue qu'ils l'avaient prévu. Un français, rescapé d'un camp de concentration où il avait été déporté en tant que résistant, a bien analysé les raisons pour lesquelles l'échec nazi était inévitable. Il s'agit de Robert Antelme. Celui-ci se sent, du début à la fin, plutôt ennemi que victime du régime national-socialiste. C'est ce qui différencie son témoignage de ceux par exemple de Primo Levi ou de Jean Améry. Ces derniers ont été arrêtés en tant que résistants, mais, à la différence d'Antelme, ils étaient juifs, et ce qui s'avère prédominant dans leur expérience de détenus est l'acharnement dont ils étaient l'objet en tant que juifs.

Antelme montre très bien la position jusqu'à laquelle s'étaient hissés les nazis, au début de son livre *L'espèce humaine*. Voici comment il décrit les SS qui contrôlent la colonne de détenus dont il fait partie : « Ils sont calmes, ils ne gueulent pas. Ils marchent le long de la colonne. Les Dieux. Pas un bouton de leur veste, pas un ongle de leurs doigts qui ne soit un morceau de soleil : le SS brûle. On est la peste du SS. On n'approche pas de lui, on ne pose pas les yeux sur lui. Il brûle, il aveugle, il pulvérise. »

Pourtant cette divinité, cet éclat du SS sont illusoires. Ils s'effondrent aussitôt que l'on aperçoit les antinomies de la raison nazie. Le SS réduit son ennemi à devenir « celui qui mange les épluchures » - il veut le rendre méprisable, en sorte que le mépris qu'il lui voue (qu'il voudrait pouvoir lui vouer légitimement) rende compte de ce qu'il (l'ennemi) est, et, du coup, le justifie, lui (le SS). Mais l'autre ne devient jamais vraiment méprisable.

Le SS se heurte contre cet obstacle : il veut dominer absolument l'autre, mais il a besoin de la confirmation de l'autre quant à cette domination pour pouvoir y croire lui-même. Et il ne peut recevoir cette confirmation.

L'impuissance du SS apparaît dans son incapacité de faire en sorte que la mort de l'autre ne soit pas une mort humaine : « Ils doivent tenir compte de nous tant que nous vivons, et il dépend encore de nous, de notre acharnement à être, qu'au moment où ils viendront de nous faire mourir ils aient la certitude d'avoir été entièrement volés. »

Voilà pourquoi ils échouent. Ils échouent, écrit Antelme dans un passage célèbre, à cause de l'unité indissoluble de l'espèce humaine. « (...) il n'y a pas d'ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finirons qu'en hommes. La distance qui nous sépare d'une autre espèce est intacte, elle n'est pas historique. C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission historique de changer d'espèce, et comme cette mutation se fait trop lentement, ils tuent. Non, cette maladie extraordinaire n'est autre chose qu'un moment culminant de l'histoire des hommes. (...) C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés. »

Plus meurtri, Jean Améry, juif autrichien, de son vrai nom Hanns Maier, qui fut arrêté et torturé en Belgique par la Gestapo avant d'être déporté à Auschwitz, dans un livre écrit plus de vingt ans après la fin de la guerre, *Par-delà le crime et le châtement*, parlait en ces termes de ses tortionnaires : « Ils étaient, si l'on veut, les obtus bureaucrates de la torture. Mais en même temps ils étaient bien plus que cela, comme je pouvais le lire sur leurs visages sérieux, tendus, non pas gonflés d'un désir sexuel sadique, mais recueillis et concentrés sur une autoréalisation meurtrière. C'est de toute leur âme qu'ils menaient leur affaire et celle-ci s'appelait puissance, domination sur l'esprit et la chair, auto-expansion excessive que rien ne venait brider. Je n'ai pas oublié non plus qu'il y eut des moments où je vouais une espèce d'ignominieuse vénération à la torturante souveraineté qu'ils exerçaient sur moi. Car celui qui a le droit de réduire l'homme à la chair et d'en faire une proie geignante offerte à la mort, n'est-il pas un dieu ou tout au moins un demi-dieu ? »

Jean Améry s'est suicidé en 1978, et Primo Levi, neuf ans plus tard, en 1987. Aussi cette « auto-expansion excessive que rien ne venait brider », qui avait pourtant fini par s'effondrer sur elle-même, a malgré cela continué d'exercer un effet sur certaines de ses victimes, encore longtemps après son effondrement.

2 Heidegger

La chute du nazisme n'a pas mis un terme à l'époque du nihilisme achevé.

Dans les notes vertigineuses et énigmatiques de *Dépassement de la métaphysique*, qui remontent aux années 1936 à 1946, Heidegger pointe un « ordre terrestre vraisemblablement appelé à une longue durée », dont la métaphysique achevée fournit la charpente. Il insiste sur l'extension planétaire de cet ordre. Toutefois celui-ci ne peut et ne pourra jamais être que

l' « organisation de la pénurie », c'est-à-dire « la forme sous laquelle l'action sans but est mise en sécurité ». Il est d'autant moins susceptible de pouvoir combler le vide qui le travaille, qu'il empêche que ce vide ne soit senti comme tel.

Cet ordre terrestre qui n'est autre que celui de la Technique est un « laisser aller », mais un laisser aller qui « s'asservit l'homme entièrement » - et qui, partant, n'est pas une « décadence », « ni en aucun sens du mot (...) un *negativum*. »

Cet ordre réduit l'être humain à n'être que la « bête de labour », laquelle y est « abandonnée au vertige de ses fabrications, afin qu'elle se déchire elle-même, qu'elle se détruise et tombe dans la nullité du néant ».

Les notes de *Dépassement de la métaphysique* font explicitement allusion à la seconde guerre mondiale et au National-socialisme, dont la nature criminelle est clairement évoquée sans aucune atténuation. Mais Heidegger ne laisse nulle part entendre que l'ordre terrestre dont il est question a été renversé en même temps que le IIIe Reich. Si un « autre commencement » est possible, il doit être l'œuvre des « pâtres invisibles » qui habitent « au-delà des déserts de la terre dévastée, qui ne doit plus servir qu'à assurer la domination de l'homme ».

Dans *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes*, Gérard Guest apporte des éclaircissements précieux, pour ceux qui lisent Heidegger en français, concernant notamment *Dépassement de la métaphysique*. Il mentionne l'aspect exterminationniste de la domination acquise par l'homme sur l'étant.

« Ce n'est donc pas seulement à titre de « matière première » potentielle, mais bel et bien aussi au titre de la prétention à s'ériger en « *maître de l'étant* » (prétention qui, du reste, est le strict corrélat de cette éventuelle déchéance), que l'homme de l' « *époque du nihilisme achevé* » se voit ainsi vouer à une sorte intensive d' « usure », de « dépense » et de « consommation », au « *péril* » imminent de quelque implacable « *Menschenvernichtung* » - à laquelle il serait lui-même partie prenante, et cela à double titre : en tant que *victime* et en tant qu'*agent* - ; bref : à une véritable « extermination de l'homme par l'homme » - et à son « *autodestruction* » »

3 *Debord*

La déception continuelle à laquelle donne lieu l'affirmation désespérée de soi vient de ce que celle-ci, à mesure qu'elle s'effectue, rejette l'homme dans un rôle entièrement passif.

Il est séparé de son propre « triomphe » par l'abîme de sa mort, abîme devant lequel il est d'autant plus impuissant qu'il ne peut même pas le prendre en considération. Il n'a alors plus qu'à sombrer devant une image hypostasiée de soi.

« Le spectacle est le soleil qui ne se couche jamais sur l'empire de la passivité moderne », écrit Guy Debord dans *La société du spectacle* (1967). La société du spectacle est la société livrée au fétichisme de la marchandise. La marchandise, le surplus de l'activité économique, s'est constituée en monde séparé, et ce monde a pris la domination du monde « vécu », au point de se substituer à celui-ci.

C'est ainsi que « tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation », comme l'énonce la fameuse première thèse du livre.

Le monde sensible (ou vécu) se trouve, dans le spectacle, « remplacé par une sélection d'images qui existe au-dessus de lui, et qui en même temps s'est fait reconnaître comme le sensible par excellence. » C'est la marchandise qui déploie son règne en tant que cette sélection d'images.

Guy Debord, fidèle à l'enseignement de Marx, attribue la prise du pouvoir sur le monde par la marchandise aux « conditions modernes de production ».

La domination de la marchandise (c'est-à-dire, le spectacle) transforme l'être humain en *spectateur passif*. « Le spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que « ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît ». L'attitude qu'il exige par principe est cette acceptation passive qu'il a déjà en fait obtenue par sa manière d'apparaître sans réplique, par son monopole de l'apparence. »

Le spectacle a d'abord régné, historiquement, sous deux formes distinctes : le spectaculaire concentré propre à « la contre-révolution totalitaire, la nazie aussi bien que la stalinienne », et le spectaculaire diffus qui accompagne le « développement non-perturbé du capitalisme moderne », et se caractérise par l'abondance des marchandises, laquelle n'est rien d'autre qu'une « abondance de la dépossession ». À travers ces deux formes, le spectacle « planait au-dessus de la société » - soit qu'il s'incarnât dans un dictateur auquel tous les individus étaient supposés s'identifier, soit dans la lutte concurrentielle des produits proposés au « consommateur d'illusions », produits qui s'avéreront tous également décevants.

Mais ces deux formes originelles ont ensuite fusionné dans une forme unique : le spectaculaire intégré. Celui-ci s'est d'abord développé dans des pays tels que la France et l'Italie avant de se propager sur toute la surface de la planète. Ici le spectacle ne plane plus au-dessus de la réalité : il s'intègre en elle, et la transforme de l'intérieur. À l'âge du spectaculaire intégré, le spectateur (c'est-à-dire tout un chacun) ne peut plus rien rencontrer qui n'ait été mis en perspective ou transformé selon « les moyens et les intérêts de l'industrie moderne ». Il vit dans un monde entièrement falsifié – et les recours dont il dispose pour détecter cette falsification universelle lui sont retirés, puisque l'histoire même a été mise hors la loi, et qu'ainsi la connaissance des époques antérieures au spectacle est évacuée, et celui-ci semble avoir toujours existé.

Ainsi se met en place un monde où le secret est l'envers du spectacle ; où les décisions ayant une portée réelle sont prises à l'insu des « citoyens libres », tandis que la passivité de ceux-ci est entretenue par un simulacre de démocratie.

Guy Debord s'est donné la mort au mois de novembre 1994, à cause d'une douloureuse maladie incurable. Il a donc eu connaissance du génocide rwandais, qui a été une confirmation navrante de la justesse du diagnostic qu'il avait émis concernant son époque.

4 Hatzfeld

Jean Hatzfeld a écrit successivement deux excellents livres sur le génocide rwandais. Dans le premier, *Dans le nu de la vie*, écrit en avril 2000, il a recueilli les témoignages de quatorze rescapés, et dans le second, *Une saison de machettes*, il a interviewé des tueurs, qui furent pour la plupart libérés sept ou huit ans après le génocide.

Le premier livre est aussi bouleversant que le second, glaçant.

Dans le premier, on lit notamment les récits (oraux, enregistrés et retranscrits par Hatzfeld et ses assistants rwandais) d'un jeune garçon qui a vu les tueurs faire brûler à l'essence des nouveau-nés, devant une église ; d'une jeune femme qui a assisté pendant trois jours à l'agonie de sa mère, à qui l'on avait coupé les poignets et les chevilles, et auprès de qui elle ne pouvait revenir que la nuit, car, le jour, il fallait se cacher ; d'un homme déjà âgé

qui, alors qu'il fuyait avec son fils, a entendu celui-ci trébucher et se faire massacrer par les miliciens.

Le titre du livre, *Dans le nu de la vie*, vient d'une expression employée par une des femmes qui témoignent, Sylvie Umubyeyi. Il fait penser au sous-titre d'un livre du philosophe italien Giorgio Agamben : « Le pouvoir souverain et la vie nue », qui aborde justement le sujet des camps d'extermination nazis. Le fait est frappant, car il est peu vraisemblable que Sylvie Umubyeyi ait eu connaissance du livre d'Agamben.

Un des points sur lesquels presque tous les rescapés s'accordent, c'est l'*absence d'explication satisfaisante* pour le génocide, auquel pourtant tous disent penser encore nuit et jour, des années après qu'il ait eu lieu. Ceci doit rappeler à la modestie les tentatives pour comprendre, comme celle qui est proposée ici.

Un autre point qui revient, c'est le *bouleversement de la structure du temps*. « Je n'arrive plus à réfléchir au-delà du présent », dit Jeannette Ayinkamiye, 17 ans. Et angélique Mukamanzi, 25 ans : « Désormais, je regarde ce temps désolant qui passe devant moi comme un ennemi. » Il faut noter que les témoignages ici recueillis datent de plus de cinq ans après le génocide. Marie-Louise Kagoyire, 45 ans : « Mais c'est surtout le temps qui semblait cassé dans la ville. Il semblait s'être arrêté pour toujours, ou au contraire avoir filé trop vite pendant notre absence. » Claudine Kayitesi, 21 ans : « On était oubliés du temps. Il devait continuer de passer pour d'autres, des Hutus, des étrangers, des animaux, mais il ne voulait plus passer pour nous, et nous, par conséquent, on n'espérait plus rien de lui. Donc, on n'attendait rien. » Et plus loin : « Les *interahamwe*, souvent, quand ils avaient tué une personne, ils prenaient ses vêtements s'ils les trouvaient valables. Nous, quand on rencontrait ces cadavres tout nus qui avaient été découpés, ceux des vieilles personnes, ceux des jeunes filles, ceux de tout le monde en quelque sorte, cette vision de nudité nous brûlait les nerfs d'une terrible façon. Ces corps nus à l'abandon du temps, ils n'étaient plus tout à fait eux, ils n'étaient pas encore nous. Ils étaient un cauchemar véridique, je ne pense pas que vous pouvez comprendre. » Sylvie Umubyeyi, cependant : « Non, la guerre n'a pas abîmé ma tranquillité. Moi, j'ai une chance inouïe, car il y a d'autres gens qui ont accompli plus qu'il n'était possible d'accomplir pour échapper aux machettes et qui ont été tués quand même. Moi, je vis encore. Si j'ai cette chance, il faut que le plaisir m'emmène à une vitesse calme qui me convienne, ni lente ni excessive. Je regarde le temps aller son train, je ne lui cours pas après, je ne le laisse pas filer sans mot dire. »

D'une manière générale, tous sont frappés de constater que ce qui leur est arrivé est passé inaperçu, tandis que le sort des réfugiés du Kivu et de Tanzanie a attiré l'attention du monde entier. Une des rescapées résume bien la situation quand elle dit : « ce que nous avons vécu est trop fort pour la pitié. »

De même que les victimes sont au-delà de la portée de la pitié, de même il semble que les bourreaux soient au-delà de la portée du châtement. D'abord, le souvenir du génocide auquel ils ont participé les tourmente moins qu'il ne tourmente les rescapés. « Est-ce possible ? De tous les criminels de guerre, le tueur d'un génocide est celui qui en sort le moins tourmenté », note Hatzfeld. Ces gens ordinaires, métamorphosés pour l'occasion en monstres capables de crimes qu'en temps normal les pires pervers ne commettraient même pas, ont en général joui d'une quasi-impunité : ils ont été, pour la plupart, libérés après sept ou huit ans de prison, et ont pu retourner chez eux. Cette impunité provient vraisemblablement du caractère excessif des actes commis : « ce que nous avons fait dépasse l'imagination humaine », déclare un des tueurs. Et un autre, confirmant qu'il ne s'agissait plus tout à fait d'une affaire humaine : « On n'était pas seulement devenus des criminels ; on était devenus une espèce féroce dans un monde barbare. »

L'impression générale qui ressort des témoignages des tueurs est que celui qui a pris part à un génocide ne pourra plus trouver à s'accomplir que dans un éventuel nouveau génocide. Tous les tueurs, en effet, paraissent prêts à reprendre la machette.

Mais leur amnésie ne peut être complète, et Innocent Rwililiza cite quelques cas de folie chez les anciens tueurs.

Voici la fin du témoignage de cet homme à l'esprit pénétrant et plein d'ironie, qui a assisté de loin, sans pouvoir rien faire, à l'assaut d'une église où se trouvaient sa femme et son fils. « Je remarque aussi qu'il se creuse un ravin entre ceux qui ont vécu le génocide et les autres. Quelqu'un d'extérieur, même s'il est rwandais, même s'il est tutsi et s'il a perdu sa famille dans les tueries, il ne peut pas comprendre tout à fait le génocide. Même s'il a vu tous ces cadavres qui pourrissaient dans la brousse, après la libération ; même s'il a vu les entassements de cadavres dans les églises, il ne peut pas partager la même vision que nous.

Les rapatriés et les étrangers disent que les rescapés deviennent aigris, renfermés, presque agressifs. Mais ce n'est pas vrai, on est simplement un peu découragés parce qu'on s'est laissé peu à peu isoler. Nous, les rescapés, on devient plus étrangers, dans notre pays

que nous n'avons jamais quitté, que tous les étrangers et expatriés qui nous regardent avec des yeux inquiets.

Un rwandais extérieur au génocide, il pense que tout ce que le rescapé dit est vrai ; mais que tout de même il exagère un peu. Il croit tout ce que raconte le rescapé et, l'instant d'après, il commence à oublier. Il approuve la thèse du génocide, mais il doute quant aux péripéties. Celui qui n'a pas vécu le génocide, il veut que la vie continue comme avant, il veut se diriger sans trop de haltes vers l'avenir. Il conseille à un étranger de passage : « Bon, c'est bien d'écouter les survivants, mais il faut écouter les autres pour bien connaître la situation. » Le Tutsi de l'extérieur, qui a vécu pendant le génocide à Bujumbura, ou à Kampala ou à Bruxelles, il ne comprend pas ces commémorations, ces cérémonies de deuil, ces mémoriaux. Il se fatigue de célébrer toujours ça, il ne veut pas que sa conscience le traumatise sans répit. Il ne veut pas regarder la vie en négatif, et ça se comprend. Il préconise au rescapé : « Mon ami, arrête de ruminer, essaie d'oublier, pense à toi maintenant. » Il y en a même qui peuvent dire : « Fais-le au moins pour ceux qui ont été tués », ou des propositions analogues, afin d'oublier. Mais le rescapé, il ne veut pas oublier.

Avec le temps, la mémoire du rescapé se modifie, mais pas pareillement selon les uns et les autres. On oublie certains détails et on mélange d'autres détails. On confond des dates et des endroits. Une personne vous dira une fois qu'elle a reçu des coups de machette, et la fois suivante qu'elle a reçu des coups de massue. C'est seulement une façon différente de se souvenir, de raconter. D'une part on oublie des choses, d'autre part on apprend de nouvelles informations de bouche à oreille.

D'un côté, on n'est plus intéressés à raconter certains événements, d'un autre côté on ose peu à peu à raconter des événements qu'on gardait cachés, comme celui d'avoir été violée ou d'avoir abandonné son bébé dans la course. Des visages d'amis ou de parents s'effacent, mais cela ne veut pas dire qu'on les néglige peu à peu. On n'oublie rien. Moi, il m'arrive de passer plusieurs semaines sans revoir les visages de mon épouse et de mes enfants défunts, alors que j'en rêvais toutes les nuits auparavant. Mais pas un seul jour je n'oublie qu'ils ne sont plus là, qu'ils ont été coupés, qu'on a voulu nous exterminer, que des avoisinants de longue date se sont transformés en animaux en quelques heures. Tous les jours, je prononce le mot « génocide ».

Le rescapé, il ne peut s'empêcher de revenir sur le génocide en permanence. Pour celui qui ne l'a pas vécu, il y a avant, pendant et après le génocide, et c'est la vie qui se

poursuit différemment. Pour nous, il y a avant, pendant et après, mais ce sont trois vies différentes, qui se sont séparées à jamais. Même si le rescapé montre une réjouissance à reprendre ses activités et prend par la main un collègue ou une avoisinante pour accélérer de l'avant, il sait qu'il triche en son for intérieur. Plus encore celui qui ne parle que de pardon, d'oubli et consorts.

Chez le rescapé, je crois que quelque chose de mystérieux s'est bloqué au plus profond de son être pendant le génocide. Il sait qu'il ne va jamais savoir quoi. Alors il veut en parler tout le temps. Il y a toujours quelque chose de nouveau à dire et à écouter. Par exemple, quelqu'un qui était à Kibuye et qui raconte comment c'était à Kibuye, et l'autre répond comment c'était à Cyangugu, et ça ne peut jamais finir.

Le rescapé, il a tendance à ne plus se croire réellement vivant, c'est-à-dire celui qu'il était auparavant, et d'une certaine façon, il vit un peu de ça. »